

Poésie populaire yougoslave dans les pays de la langue latine dans la première moitié du XIX-ème siècle

Par N. PRIBIĆ (München)

La poésie populaire yougoslave
était célèbre avant d'être connue.

Merimée

Avant d'entamer le sujet de cet essai, c'est à dire de parler de la connaissance de la poésie populaire yougoslave dans les pays de la langue française dans la première moitié du siècle passé, il faudrait dire quelques mots sur la nature de cette poésie. Malgré le fait qu'il devient de jour en jour moins difficile de s'en initier aux sources mêmes, la connaissance de ce genre littéraire ne pénètre qu'à un pas très mesuré, pour ne pas dire lent.

Les origines de la poésie populaire yougoslave se perdent dans les ténèbres de l'histoire et il n'est point possible de déterminer d'une façon précise l'ancienneté de ces chants héroïques ou tendres, ni même l'époque approximative de leur apparition. Certains chants offrent par leur forme et par la simplicité de langage tous les caractères d'un temps fort reculé. Ils passent de génération à génération, de siècle à siècle, s'adaptent à d'autres événements, attribuent les faits chantés à des personnes différentes, tout en restant toujours le même chant.

Le récit de ces faits est relevé par la noblesse et la dignité grave du style. Il se lie d'une façon intime aux usages et coutumes du peuple, dont il rend donc un fidèle image. Cette poésie reproduit fidèlement le caractère national d'un peuple qui est parvenu à un certain degré de civilisation, sans toutefois que son individualité soit déjà réduite à la forme abstraite de la pensée. Elle se borne à rendre tout le complexe des sentiments et des moeurs; elle est comme un miroir dans lequel se reflètent les actions, les joies et les souffrances; avec une précision poétique elle représente les situations dramatiques, les états d'âme et les attitudes personnelles de cette masse d'hommes qui forment un peuple. „Les chants des Serviens peignent particulièrement les plaisirs qui sont le prix de la valeur et

de la victoire, on y trouve des sentiments nobles et généreux, ainsi que les traits de la barbarie et surtout les idées singulières de l'honneur et des convenances sociales" remarque la première traductrice des textes authentiques serbo-croates, Madame Elise Voïart¹).

La poésie populaire yougoslave se divise en deux catégories très différentes. A la première d'elles appartiennent les „pjesma" héroïques. Ces chants se développent en vers décasyllabes et sont chantés avec l'accompagnement de „gouslé", un instrument populaire monocorde. Pour en donner un exemple, voici le fragment de la ballade „Siège de Losnitza"²):

Ecoutez moi, chefs serviens!
 Et vous frères, grands et petits, écoutez moi!
 Et faites attention à ce que je vais vous dire:
 Si Dieu et sa Sainte Mère permettent
 Que nous nous mesurons demain avec les Turcs,
 Frères! demeurons fidèles les uns aux autres:
 Que l'année trahisse le traître!
 Puissent jamais pour lui ne naître les froments dorés!
 Puisse sa mère ne jamais le revoir!
 Puisse une soeur chérie ne jamais par lui jurer!
 Depuis trois jours entiers dure la bataille;
 Nul ne prend de relâche, ni pour dormir,
 Ni pour s'asseoir, ni pour manger le pain;
 Chacun s'abstient et se rafraichit avec de l'eau
 Autour de la forteresse travaillent les Turcs;
 Ils la pressent et nul ne songe au retour.
 Mais quel vaillant héros est ce Miloch!
 Quel combattant que ce Bacal Milossaw!
 Ils préféreraient devenir fous
 Plutôt que de se rendre aux Turcs!
 Hors de la porte élevée Miloch vole,
 Il vole et précipite sur l'ennemi,
 Monté sur son coursier qui semble ailé.
 Il hâche en pièces les Turcs sans relâche;
 Il ne sent ni épuisement, ni fatigue,
 Jusqu'à ce que son bon coursier soit baigné de sueur.
 Quand il le sent faillir sous lui,
 Le héros retourne promptement dans la forteresse;
 Il s'élançe de cheval blanc sur l'alezan,
 Enfonce à celui-ci les éperons et vole hors des portes.
 Et de nouveau hâche sans relâche les Turcs,
 Sans écouter ni épuisement ni fatigue.

¹) E. Voïart: Chants populaires des Serviens, Paris 1834.

²) Ibid. p. 230.

L'autre catégorie, notamment les chants des femmes, sont recités sans accompagnement. Ce sont pour la plupart des chants courts, souvent d'un lyrisme poignant. On pourrait dire qu'ils s'accompagnent eux-mêmes par leur musicalité et par le refrain qui se repète à une cadence parfaite.

Si je possédais, o Lazo	Les trésors du tzar,
Je sais bien, o Lazo	Ce que j'acheterais
Je m'acheterais, o Lazo	Un jardinet sur la Sawa.
Je sais bien, o Lazo	Ce que j'y planterais
J'y planterais, o Lazo	Hyacinthes et oeillets.
Si je possédais, o Lazo	Du tzar les trésors,
Je sais bien, o Lazo	Ce que acquérerais.
J'acquérerais, o Lazo	Le beau, l'aimable Lazo,
Et il serait pour moi, o Lazo	Le jardinier du jardinet!

Ce lyrisme cadencé et purement féminin n'échappe pourtant pas l'influence des pjesma héroïques et en emprunte parfois des accents farouches, certains traits de barbarie et même de perfidie et en tire le goût des vengeances particulières. Voilà une belle amoureuse qui songe à punir l'ami espiègle qui lui enchevela les laines à broder et cassa les fleurs dans le jardinet:

Qu'à mon ami mon sein serve d'étroite prison!
 Que mes bras soient une chaîne autour de son cou,
 Et que ma bouche lui ferme les yeux!

En 1760 MacPherson publie un recueil de poésies d'Ossian, barde écossais légendaire du 11-ème siècle. Malgré le fait que ce recueil ne fut qu'une imitation (le texte original ne fut publié qu'en 1807), le public français est vivement impressionné par le grandiose sombre et nuageux de la poésie écossaise populaire. Ce succès des ballades écossaises explique l'intérêt spontané avec lequel est accueilli l'oeuvre de l'abbé Alberto Fortis intitulé „Il Viaggio in Dalmazia“ qui introduit la poésie „illyrique“ au public français.

Membre de plusieurs académies italiennes et étrangères, Abbé Fortis, savant et voyageur reconnu encore aujourd'hui comme „il primo naturalista d'Italia ed uno dei primi d'Europa“, publie „Il Viaggio in Dalmazia“ à Venise en 1773 et présente dans son oeuvre tout un arsenal d'informations très judicieuses qui, si elles ne sont pas toujours absolument exactes, sont le plus souvent notées avec

une grande précision et bien faites pour servir de documentation sur les moeurs dans le pays des „Morlaques“, un pays absolument inconnu alors. C'est une révélation pour le monde occidental, une porte ouverte vers un monde inconnu. Le livre de Fortis ne tarde pas à être traduit dans plusieurs langues européennes.

Goethe en tire le texte original de la „Lamentation des femmes de Hassan-Aga“ et se sert de la traduction italienne par Fortis pour sa rédaction allemande³⁾. Mais ce n'est qu'après l'apparition de la traduction française de ce poème en 1778 à Berne, que le public français — alors encore fortement sous l'influence des idées de J. J. Rousseau — se met à s'intéresser très vivement et toujours davantage pour les moeurs, coutumes et, surtout pour la poésie de ces „enfants de la nature“, ce que ne manque pas de porter des résultats favorables quant à la connaissance et l'expansion du bien culturel yougoslave et, comme c'était dit plus haut, de la poésie populaire de ce pays lointain et quasi exotique.

Une quinzaine d'années plus tard, vers 1788, apparaît, aussi à Venise, une nouvelle romantique, „Les Morlaques“, dont l'auteur est la comtesse Rosenberg-Orsini (Justine Wynne). Dans cette nouvelle est dépeinte la vie d'un peuple primitif et cela bien avant que même le mot „romantique“ ne fut estempé. C'est la première oeuvre de ce genre dans la littérature française. Un contemporain de l'auteur dit que Rosenberg essaye de présenter les Morlaques comme „un pays qui offre l'image de la nature en société primitive . . . les jouissances paisibles d'une vie conforme aux goûts de la nature . . .“. Donc, indiscutablement une forte influence de Rousseau, dont les idées sont encore extrêmement populaires.

C'est à cette époque là, et plus précisément, peu de temps avant l'occupation de l'Illyrie par les Français, que plusieurs officiers français, militaires et civils, entreprennent les voyages non seulement dans les provinces qu'on nommera plus tard Illyrie, mais aussi dans les pays voisins: la Serbie et la Croatie.

En résultat de tels voyages apparaissent les descriptions de voyage par Jacques de Concina: „Voyage dans la Dalmatie maritime en 1804“ et le „Voyage à Constantinople par Morée et Albanie“ (1805) par Pouqueville, ainsi que les relations de voyage par Chauvette des Fossés, le colonel Vialla de Sommière et les autres.

Ces oeuvres, dont les auteurs s'empressent en premier lieu de

³⁾ M. Ćurčin, Das serbische Volkslied in der deutschen Literatur, Leipzig 1905.

dépeindre les „moeurs et coutumes“ d'une façon braillarde, avec une forte tendance à „épater le bourgeois“, pour ainsi dire, sont de véritables produits de leur temps. Les auteurs ne se donnent pas la peine de se procurer une idée juste sur les pays en question, ce que mène à la disfiguration des proportions générales et à la contorsion de la perspective de la vie de ces peuples „bizarres“. Le point cardinal pourtant reste le fait que ces oeuvres ne cessent pas d'en parler et de tenir l'intérêt public constamment en éveil.

Chaumette des Fossés dit par exemple, en parlant des origines de la population bosniaque, que ce sont „les restes des nations Slaves de la Sarmatie, lesquelles sous les noms d'Avares, de Madjars, de Patzinaks (sic!) et surtout des Serviens, subjuguèrent ce pays dans le V-ème, VI-ème et VII-me siècle“⁴).

A ce qu'il paraît, ni le colonel Vialla de Sommière, gouverneur impérial de la Bocca, qui entreprend lors de son service maints voyages à travers le Monténégro, est mieux renseigné sur l'histoire nationale des Yougoslaves. Dans son récit de voyage en deux volumes qu'il publie en 1820 à Paris et qu'il intitule „Voyage historique et politique au Monténégro, contenant l'origine des Monténégrins, peuple autochtone ou aborigène et très peu connu“, il proclame que les Monténégrins sont de la provenance grecque.

Le XIX-ème siècle franchit le seuil de l'histoire aux sons des fanfares glorieuses des armées Napoléoniennes. La Révolution Française, la Terreur et l'ombre de la guillotine réculent et s'effacent dans les crépuscules du siècle passé. Toutefois, non sans avoir légué aux Français le goût morbide du cauchemar et du genre frénétique. Ils en seront servis à merveille par la littérature romantique qui à son tour se délecte à des histoires des vampires, de mauvais oeil et à d'autres contes lugubres.

„Napoléon dit: Réveille toi. Illyrie, quatorze siècles durant la mousse t'a recouverte“ ... déclame le poète slovène Vodnik, lors de la campagne de 1805, lorsque Napoléon occupe Dubrovnik et Kotor. Il les réunit plus tard avec l'Istrie, la Carniole et certaines parties de la Carinthie dans un complex portant le nom des „Provinces Illyriennes“, dont le siège gouvernemental est Ljubljana.

Voilà donc que les armées de Bonaparte s'avancent à travers des fleuves et monts de cette Illyrie inconnue et lointaine. Comme toute guerre, cette campagne, elle aussi ne manque pas d'apporter — au

⁴) Chaumette des Fossés: Voyage en Bosnie dans les années 1807 et 1808, Paris, 1810.

prix de fatigue, de sang et de mort — une acquisition positive. Lors de la campagne d'Égypte, les soldats français rapportent en France de la vallée de Karnak et de Louqsor le goût de la ligne nouvelle, le nouveau style, l'Empire. Cette fois-ci ils ouvrent les chemins et les portes vers un monde ignoré jusque là, vers le monde des Slaves. Les routes montagneuses le long des mers inconnues deviennent passables, car Napoléon bâtit de bonnes routes, et les curieux s'y hasardent pour relater leurs impressions et expériences. Malheureusement on ne peut pas citer ces publications comme oeuvres faisant témoignage de connaissance de ce nouveau monde.

Les oeuvres des grands écrivains français qui apparaissent presque en même temps ou quelques années plus tard, appartiennent à un groupe tout différent. Ces oeuvres sont rentrées dans la littérature française comme chefs-d'oeuvre du romantisme français.

Désir ardent de connaître les pays lointains, choix des motifs exotiques que présente une population ayant encore „les moeurs et les coutumes homériques“ — tels sont les raisons qui mènent les romantiques français à la recherche des sujets „Illyriens“.

En outre — comme le constate le comte Sörgo, dernier ambassadeur de la République de Raguse et membre de la Société des Antiquaires de France, „dépuis qu'une partie des peuples slaves fut réunie à la grande confédération de l'Empire Français, l'histoire, la langue et les antiquités de ces peuples, devenus pour les savants français des richesses nationales, peuvent réclamer leur attention“⁵⁾ . . .

Mme de Staël, génie littéraire de son époque, qui a fourni dans „Delphine“ et „De l'Allemagne“ une bonne part du fond d'idées politiques, littéraires et morales sur lesquelles a vécu le romantisme, laisse entrevoir dans son oeuvre semi-biographique „Corinne“ (1807) un certain témoignage de la connaissance des improvisateurs et de la poésie „dalmates“, qu'elle puise, à ce qu'il paraît des lectures de Herder et de Goethe. C'est juste dans le temps que Mme de Staël écrit sa „Corinne“, que se passe l'annexion des „Provinces Illyriennes“, un évènement qui contribue largement à créer un vrai cosmopolitisme et à faciliter les relations et le va-et-vient de pays en pays.

Mme de Staël trouve le „monde civilisé“ très uniforme et cherche à connaître les pays où on trouve les traits originaux, soit-ce costu-

⁵⁾ Comte Sörgo: Fragments sur l'histoire politique et littéraire de l'ancienne république de Raguse et sur la langue slave, Paris 1839.

mes nationaux, la langue du pays ou bien les facultés d'âme de ses habitants.

Un tel pays est pour elle la Dalmatie où on mène encore une „vie naturelle“, la source même de sa poésie populaire qui ressemble en grands traits à celle d'Ossian, le barde écossais.

On considère comme le meilleur connaisseur français des Illyriens de cette époque Charles Nodier, que Chateaubriand nomme „mon cher élève“. Nodier travaille pendant l'occupation napoléonienne à Ljubljana, comme rédacteur du „Telegraphe Officiel des Provinces Illyriennes“, une gazette officielle et tetraglotte. Il lui manque le temps d'apprendre bien des choses, mais quand même ce séjour fut mieux qu'une aventure, car il a été d'une importance capitale pour les destinées littéraires de Nodier, qui publie en 1813 quatre articles sur la „Poésie Illyrienne“ dans le Télégraphe Officiel⁶⁾. Dans le premier de ces articles Nodier regrette que l'étude de la poésie illyrienne soit trop négligée et pourtant cette étude serait peut-être le moyen pour faire naître l'amour de cette belle langue qui a aussi ses classiques et ses chefs-d'oeuvre.

Après son retour à Paris Nodier devient bibliothécaire de l' Arsenal et le pilier du milieu du „Cénacle“, une jeune école littéraire à qui se piquait d'appartenir la fleur de la génération romantique: Hugo, Lamartine, Musset, Vigny, Dumas et autres.

Nodier publie un conte „Smarra ou démon de la nuit“ et un roman „Jean Sbogar“, dont les sujets sont empruntés à la vie des Illyriens. Même aujourd'hui, certains académiciens éminents croient sérieusement que „c'était de l'Illyrie encore“. Pourtant il faut dire, que les sujets sont plutôt puisés à la lecture de Fortis, que glanés pendant le séjour de l'auteur à Ljubljana et Triest. Ces sujets du genre frénétique, qui est en vogue en France vers 1820—1830, conviennent au goût maladif et passager de cette époque, où le vrai romantisme n'était qu'à peine né. A cette époque on était fatigué des dieux et des héros gréco-romains pseudo-classiques, froids et impassibles. On se noyait volontairement dans „les ténèbres de la magie du vampirisme barbare“. C'est l'époque où on accueille avec chaleur les Contes Fantastiques (1822) de Hoffmann, on se délecte aux vers lugubres d'un jeune Hugo: „Goule dont la lèvre / Jamais ne se sèvre / Du sang noir des morts! / Volez oiseaux fauves / Dont

⁶⁾ Dans les nos. 29, 32, 33 et 49. Cf. R. Maixner, Charles Nodier i Ilirija, Rad, 229, Zagreb 1924.

les ailes chauves / Aux ciels des alcoves / Suspendent smarra⁷⁾ . . ."

Lamartine, marchant à la trace de son maître, étend son voyage jusqu'au proche Orient. Les pages les plus belles et émouvantes de son „Voyage en Orient“ racontent de l'esprit de la liberté chez les Serbes, „ce peuple, dont la poésie chevaleresque chante l'amour et la guerre, le sang et la beauté, l'aménité et la virilité“⁸⁾.

Malheureusement ce n'est que bien rare, que les écrivains français puisent les motifs et les inspirations directement à la source. Pourtant la poésie populaire illyrienne gagne, grâce à la popularité de l'oeuvre de Fortis, tellement du terrain vers 1827, qu'elle devient un des sujets principaux de discussions et débats dans les cercles littéraires.

Prosper Mérimée par exemple, passe des nuits entières à discuter „les Illyriens“ avec son ami Jean-Jacques Ampère. Il n'échappe pas à la fièvre bardite de cette époque et rêve d'un voyage dans les pays des Illyriens, afin de vérifier sur place ses impressions de la couleur locale, dont il se fait une idée à force de lire les oeuvres relatives à ce pays. Pour financer ce voyage Mérimée écrit la „Guzla“, un recueil des ballades quasi-illyriennes dans lequel il approche — autant que faire se pouvait — le véritable esprit de la poésie populaire serbe. Partant du principe que toutes les civilisations et toutes les races traversent à un moment donné la même phase mentale, où leur poésie populaire exprime avec une naïveté féroce les mêmes passions violentes, Mérimée collige ses connaissances puisées de la lecture des ballades écossaises, des contes chinois, des idylles de Théocrite et des pages de l'ancien Testament. „Guzla“ est née et le monde littéraire se laisse leurrer⁹⁾.

Cette mystification repose sur deux grands traits du caractère de Mérimée: de son vif intérêt pour les peuples primitifs et leur poésie populaire, aiguisé par l'exotisme littéraire de l'époque où le folklorisme est très à la mode et la ballade populaire serbe est un grand succès, mais surtout et tout particulièrement d'élément personnel. Mérimée a un gout prononcé pour la mystification et, comme nous venons de le dire, elle réussit parfaitement. M. Wilhelm Christoph Leonhard Gerhard, conseiller et docteur lui envoie deux gros volumes de poésies slaves et de la Guzla, traduits en allemand et

⁷⁾ Victor Hugo, Oeuvres t. 3, Paris 1926.

⁸⁾ Božović „Lamartine i Srbi“, Novi Sad, Letopis Matice Srpske, 1940.

⁹⁾ Voyslav M. Yovanovitch, „La Guzla“, de Prosper Mérimée, Paris 1911.

en vers¹⁰), ce que lui était facile — dit-il — car il avait découvert sous la prose de Mérimée le mètre des vers illyriques. Sur quoi Mérimée remarque non sans malice que „les Allemands découvrent bien des choses, on le sait“ . . .

Il n'est guère étonnant que l'oeuvre de Mérimée, qui prétend d'ailleurs de connaître la langue des Slaves et d'avoir entendu reciter ces chants à guzla (ce qui était annoncé un mois seulement avant l'apparition de ce recueil) est un grand succès. La poésie populaire serbo-croate se trouve placée au centre de l'intérêt littéraire depuis l'apparition de la traduction française du „Viaggio in Dalmazia“ par Fortis. Les voyageurs qui sont aux aguets en ce qui concerne les chants populaires et tout ce que s'en rapporte, ne manquent jamais de citer dans leurs textes les vers et les chants slaves comme une illustration des moeurs et des coutumes de ces pays. Malheureusement aucun d'eux n'a de connaissance ni même approximative de la langue. Aucun peut traduire ces chants. On est donc forcé de puiser largement dans les traductions faites par Fortis, Herder, Goethe et Talvj. Le public se laisse donc mystifier par Mérimée et personne — sauf Goethe¹¹) ne se doute de l'authenticité de ces chants.

Victor Hugo qui est là et sera là à exercer son influence prépondérante jusqu'à presque la fin du XIX siècle et qui manifeste d'ailleurs à l'époque de l'apparition de la „Guzla“ un vif intérêt pour les luttes d'indépendance grecque et serbe — reconnaît l'authenticité de ces chants.

Adam Mickiewicz, professeur de langues et littératures slaves à l'académie de Lausanne alors, connaisseur fin et érudit, accepte l'oeuvre de Mérimée comme une traduction des textes originaux.

Pouchkine, doué d'une perspicacité géniale, ne se doute pas de la mystification et traduit douze ballades sous le titre „Les Chants des Slaves Occidentaux“. Curieux d'apprendre certains détails, Pouchkine s'adresse à Mérimée par l'intermédiaire de M. Sobolevsky et reçoit du poète la réponse suivante: „je répondrai donc candidement à vos questions“ . . . et il nomme comme source de son inspiration, tout d'abord une petite brochure d'un consul de France à Banjalouka, dans laquelle sont cités par-ci, par-là quelques mots illyriques. „ . . . puis j'avais lu le chapitre dans le „Voyage en Dalmatie“

¹⁰) „Wila“, Leipzig, 1827.

¹¹) Cf. M. Čurčin, op. cit, p. 177 suiv. Dans son „Tagebuch“ Goethe a inséré (le 25 juillet 1827): „Unterschobene dalmatische Gedichte.“

de Fortis. Le bon fut que Nodier cria comme un aigle, que je l'avais pillé . . . voilà mon histoire. Faites mes excuses à M. Pouchkine, je suis fier et honteux à la fois de l'avoir attrapé¹²⁾.

Voici deux extraits de la Guzla qui donnent une idée du mimétisme littéraire de Mérimée.

La flamme de Perusić

Pourquoi le bey Janko Marnavić n'est il jamais dans son pays?
 Pourquoi voyage-t-il dans les âpres montagnes des Vergoraz,
 Ne couchant jamais deux nuits sous le même toit?
 Ses ennemis le poursuivent-ils et ont ils juré
 que le prix du sang ne serait jamais reçu.

Non. Le bey Janko est riche et puissant. Personne n'oserait se dire son ennemi, car à sa voix plus de deux cents sabres sortiraient du fourreau. Mais il cherche les lieux déserts et se plait dans les cavernes qu'habitent les Haiduques, car son coeur est livré à la tristesse depuis que son pobratime est mort. Cyrille Pervan est mort au milieu d'une fête. L'eau-de-vie a coulé à grands flots et les hommes sont devenus fous. Une dispute s'est élevée entre deux beys de renom et le bey Janko Marnavić a tiré son pistolet sur son ennemi, mais l'eau-de-vie a fait trembler sa main et il a tué son pobratime Cyrille Pervan. Dans l'église de Perusić ils s'étaient juré de vivre et de mourir ensemble, mais deux mois après avoir prêté ce serment, l'un des pobratime est mort par la main de son frère. Le bey Janko depuis ce jour ne boit plus de vin ni d'eau-de-vie, il ne mange que des racines et il court çà et là, comme un boeuf effrayé du taon. Enfin il est revenu dans son pays et il est entré dans l'église de Perusić, là, pendant tout un jour, il a prié, étendu, les bras en croix sur le pavé et versant des larmes amères. Mais quand la nuit est venue, il est retourné dans sa maison et il semblait plus calme et il a soupé, servi par sa femme et ses enfants. Et quand il fut couché, il appela sa femme et lui dit: „De la montagne de Pristeg, peux tu voir l'église de Perusić? Et elle regarda à la fenêtre et dit: „La Morpolazza est couverte de brouillard, je ne puis rien voir de l'autre côté.“ Et le bey Janko dit: „Bon, recouche toi près de moi.“ Et il pria dans son lit pour l'âme de Cyrille Pervan.

Et quand il eut prié, il dit à sa femme: „Ouvre la fenêtre et regarde du côté de Perusić.“ Aussitôt sa femme s'est levée et elle dit:

¹²⁾ Pouchkine, University Press New York, N. Y. Préface aux Chants des Slaves Occidentaux.

„De l'autre côté de la Morpolazza, au milieu du brouillard, je vois une lumière pâle et tremblotante." Alors le bey a souri et il dit: „Bon, recouche-toi" et il prit son chapelet et se remit à prier.

Quand il eut dit son chapelet, il appela sa femme et lui dit: „Prasvovie, ouvre encore la fenêtre et regarde". Et elle se leva et dit: „Seigneur, je vois au milieu de la rivière une lumière brillante qui chemine rapidement de ce côté". Alors elle entendit un grand soupir et quelque chose qui tombait sur la planche. Le bey Janko était mort.

★

Une autre ballade traite du mauvais oeil du „maudit étranger" qui a passé la main sur les cheveux blonds d'un enfant, dont il a vanté la beauté en paroles flatteuses et par les paroles caressantes il a fasciné le pauvre garçon, qui maigrit tous les jours. Ses yeux bleus sont devenus ternes par l'effet de ses paroles magiques et ses cheveux blonds sont devenus blancs comme ceux d'un vieillard, tant les enchantements étaient forts . . .

Cette intrépidité littéraire de Mérimée ne reste pas sans imitateurs et toute une lignée d'auteurs tente la fortune, en puisant des mêmes sources, sans toutefois atteindre le succès de Mérimée, ni avoir laissé un grand nom dans la littérature.

Le premier texte authentique de la poésie populaire serbo-croate est offert au public français en 1834, lorsque Mme Elise Voïart publie un recueil des „Chants populaires des Serviens, recueillis par Wouk Stefanowitsch et traduit d'après Talvj". L'auteur se donne beaucoup de peine à rendre la grâce et l'inimitable simplicité de ces chants, mais ajoute dans sa préface qu'il se pourrait bien qu'une grande partie des beautés propres à l'original eut disparue dans la traduction

La lune gronde l'étoile du matin
Où as-tu été, où as-tu passé, le temps,
Passé le temps, ces trois jours blancs?
L'étoile du matin ainsi s'excuse:
J'ai été, j'ai passé le temps
Au dessus de la blanche cité de Belgrade
A regarder une grande merveille:
Deux frères partageaient leur patrimoine,
Yakchitch Dimitar et Yakchitch Bogdan . . .

L'année 1834 peut donc être désignée comme l'apogée d'une période qui a commencé en 1819, lorsque „La Revue Encyclopédique", porte-parole de l'école romantique, publia un compte-rendu sur le recueil de Wouk, „Les chants populaires Serbes".

L'intérêt public pour la littérature serbo-croate gagne un accent académique au moment que Claude Fauriel, gréciste renommé tint à la Sorbonne dans l'année scolaire 1831/1832 son cours sur les „Chants grecs et serbes“¹³).

Fauriel ne manifeste pas d'intérêt particulier pour la poésie populaire serbo-croate et on peut admettre que cet intérêt ne s'éveille qu'en passant, pour ainsi dire, c'est à dire, à force de ces études du folklore grec qui est apparenté en maints traits à celui des Serbes. Les notes courtes de Fauriel, pieusement gardées à la Bibliothèque de l'Institut de France prêtent pourtant témoignage d'une connaissance de la matière, réellement étonnante pour cette époque.

Le premier journal qui s'occupa de la collection de chants serbes, fut à cette époque le „Globe“. Cette publication, dont on connaît le rôle important dans l'histoire du romantisme français, fait apparaître un court article qui dit que l'attention des littérateurs de tous les pays se tourne vers l'étude des monuments littéraires primitifs et des chants populaires. Un mois plus tard le „Globe“ présente au public „Aventure de Selić“, une oeuvre „servienne“ et intéressante sous plusieurs rapports.

Huit ans après les premiers cours de Fauriel à la Sorbonne, le Collège de France établit une chaire permanente de langues et littératures slaves, cela en but d'en faciliter l'étude systématique¹⁴).

On invite Adam Mickiewicz de tenir les cours. Le célèbre écrivain polonais, auteur déjà renommée à cette époque, fut jusque là professeur des langues et littératures classiques à l'Académie de Lausanne. Sa célébrité le précéda de beaucoup à Paris.

Et c'est surtout de ce point de vue, qu'il faudrait considérer ses activités de professeur du Collège de France. Ses cours¹⁵) brillaient en cascades d'étincelles, jetées par un esprit cultivé. Ses thèses étaient énoncées d'une manière plutôt poétique que scientifique. Mais les textes de ses conférences étaient traduits en plusieurs langues¹⁶) et

¹³) Conf. A. Mazon, Claude Fauriel et les chansons de quête serbes en Sorbonne, Prilozi XVIII, Beograd 1938.

¹⁴) N. Pribić, Les Illyriens et la chaire de littérature slave au Collège de France, Annales de l'Institut français de Zagreb, No 14—15, juillet 1940.

¹⁵) Remis d'abord dans un livre intitulé Les Slaves, Paris, 1844.

¹⁶) Vorlesungen über slav. Literatur u. Zustände, Leipzig u. Paris, 1849, en Italien c'est M. Pucić, qui a traduit ses cours en parti (Dei canti popolari illirici, Zara, 1860). Aujourd'hui la meilleure traduction des cours de Mickiewicz est le polonisé Literatura Stowiańska, Przełożył, Leon Płoszewski, Warszawa, 1955.

apparurent dans les annales de plusieurs pays, ce que témoigne un succès indiscutable.

Quand on analyse aujourd'hui ces textes, même sous toute réserve due à l'époque, on ne peut que constater leur caractère peu pragmatique et peu conforme aux faits. Mickiewicz, comme tous ses contemporains d'ailleurs, ne manque pas d'une certaine dose d'intérêt pour la poésie populaire yougoslave et il revient même à ce sujet six fois dans ses cours. Pourtant c'est la littérature russe et — ce qui est bien compréhensible — la littérature polonaise qui sont le vrai point de mire pour lui. Ses connaissances de la littérature yougoslave sont plutôt rétreintes et il n'a que des notions vagues sur la poésie ragusienne de la Renaissance, ce que n'empêche point le public de s'intéresser vivement à ses cours et cet intérêt se communique même aux pays voisins.

L'activité de Mickiewicz, comme professeur du Collège de France ne fut pas de longue durée; elle ne dura que trois ans. Mickiewicz, admirateur ardent de Napoléon et disciple fidèle de l'émigré polonais Towiański, change le ton de ses cours et accentue trop fortement la note politique. Le fanatique Towiański propage l'idée du retour de l'empereur et de la délivrance de la Pologne. Mickiewicz seconde aveuglement ces fantasmagories politiques et, il est évident, que le gouvernement de Louis Napoléon ne tarde pas de suspendre l'hérétique de sa chaire.

A un certain moment il paraît que les études du slavisme en France se trouvent à leur fin. La chaire au Collège de France reste inoccupée pendant presque un an. Mais les choses tournent en bien et voilà qu'en 1845 Cyprien Robert, un slavisant français est invité à occuper la chaire vacante. L'activité scientifique de C. Robert est très peu connue, quoiqu'il mérite d'être nommé parmi les slavissants célèbres qui brillaient dans la première moitié du XIX^e siècle dans les pays slaves et en Allemagne. Robert a des plus grands mérites pour le développement du slavisme dans les pays de la langue française¹⁷).

Dix années plus jeune que Mickiewicz, Cyprien Robert naquit en 1807 à Angers et étudia à Paris les langues et la littérature. S'intéressant vivement pour l'art, il publie, relativement tôt, en 1835,

¹⁷) Conf. mon étude *Die Kenntnis südslawischer Literatur bei den Franzosen in der ersten Hälfte des 19. Jhs.* (Mit einem unveröffentlichten Brief C. Roberts an L. Gaj), *Münchener Beiträge zur Slavenkunde*, Festgabe für Paul Diels, München, 1953.

un „Essai d'une philosophie de l'art". Mais son goût pour l'art cède bientôt place à un intérêt très vif pour la littérature slave et en général pour ces pays alors lointains. Il en puise un avant-goût dans les oeuvres des romantiques, sans toutefois apprendre quelque chose de précis sur la nature de ces pays. C'est pourtant l'époque où la littérature romantique et vague, cède le pas au courant réaliste qui exige des faits et des idées substantielles. Et c'est dans cette lumière qu'il faut considérer l'oeuvre de Cyprien Robert, le premier slavisant français qui s'en fait un mérite.

A partir de 1842 Cyprien Robert est membre de la rédaction de la „Revue des deux mondes", dans laquelle il publiera plus tard ses meilleurs articles sur les Slaves et plus particulièrement, sur les Yougoslaves.

Il n'est plus guère possible de poser en fait et avec toute certitude si Robert a suivi les cours de Mickiewicz pourtant c'est possible, surtout tant qu'il s'agit des premiers cours. Ce qui est pourtant un fait certain et qui explique sa connaissance de sujet, c'est son séjour prolongé à Zagreb, où il visite Ljudevit Gaj¹⁸⁾. En sa compagnie Robert fréquente „la salle illyrienne de lecture la čitaonica", où il établit un contact immédiat avec l'élite des Illyriens de cette époque: Babukić, Užarević, Mažuranić, Demeter et les autres.

Robert se donna la plus grande peine de se préparer pour ce voyage, comme au point de vue de renseignement général sur les pays à visiter, aussi au point de vue linguistique: il parle, lit et écrit le serbo-croate¹⁹⁾. Pendant sa visite il visite non seulement les villes, mais aussi — et même principalement — les villages, où il a l'occasion d'observer les moeurs et les coutumes et entendre les ballades populaires, chantées à l'accompagnement de la Guzla. En résultat de ce voyage Robert publie en 1844 „les Slaves en Turquie". Cette oeuvre, en deux volumes et comportant 500 pages, dépasse de loin tout ce que fut publié sur ce sujet antérieurement. En bonne connaissance de la littérature allemande, française et slave sur cette question, Robert prend après son voyage une attitude de critique sévère. Son oeuvre est réellement ce que son auteur promet dans la préface: „étoile conductrice pour le voyageur, manuel pour le diplomate et la source d'étude pour chaque ami de la littérature". Son livre est reçu avec le plus vif intérêt et fortement acclamé en Alle-

¹⁸⁾ Conf. Dnevnik Dragutina Rakovca, „Narodna starina" 1—2, 1922.

¹⁹⁾ Ibid.

magne. Il suffit de dire, que dans trois ans, de 1844 à 1847 apparaissent deux traductions allemandes des „Slaves en Turquie“.

En même temps Robert publie de nombreux articles, le plus souvent dans „La Revue des deux mondes“. Ceux-là furent plus tard colligés sous le titre „Les deux panslavismes“ (1847). „Le monde slave, son état présent et son avenir“ suit en 1851. Tandis que le premier livre de Robert est une révélation pour les slavisans de cette époque, le caractère purement politique de ces deux derniers livres, les place hors ligne pour les études slaves. Il faudrait peut-être mentionner ici que Robert se montre comme antagoniste de l'autocratie tzaristique russe et qu'il plaide la cause de la confédération des peuples slaves.

L'année 1848 et la Révolution trouve Robert comme éditeur d'une revue slave, „La Pologne, journal des slaves confédérés; Polonais, Bohèmes, Illyriens, Bulgaro-Serbes et Ruthéniens“. Cette revue apparaît pendant une année pour tomber après dans un complet oubli. Loin de prétendre à un caractère scientifique, ce journal était pourtant bien supérieur aux publications contemporaines. Très intéressants sont certains articles sur les conditions de vie dans les pays slaves et particulièrement yougoslaves, ainsi que sur la littérature de ces pays. La Revue était étroitement liée avec la „Société Slave“, alors récemment fondée à Paris et dont elle ne tarda pas à devenir le porte-parole. Cyprien Robert, assisté d'un petit nombre de Français, de quelques émigrés polonais et de quelques Yougoslaves habitant à Paris, prend sur soi le gros de travail et devient l'âme de la „Société Slave“ et de la „Pologne“.

Il n'est pas possible de donner des détails plus amples sur le professorat de Robert, car les notes de ses cours ne furent pas conservées, comme c'est le cas avec les notes de Fauriel et de Mickiewicz. On a cependant tout lieu de croire, que Robert disposa de la matière de ses cours au Collège de France, de la même manière qu'il le fit avec ses articles dans la „Revue des deux mondes“, c'est à dire qu'il l'a insérée plus tard dans une de ses publications sur la littérature yougoslave.

Les idées de Robert sur la littérature sont d'ordre purement romantique. Il maintient que les deux importants courants spirituels de la culture occidentale, la Renaissance et le Romantisme passent sans avoir influencé les littératures slaves. L'occident s'épuise en sa recherche du Beau et se trouve déjà devant les sources tarées. Il est forcé d'accepter la poésie, poésie dans le plan cosmopolite et en

dehors de toute caractéristique nationale, comme unique issue. Cependant le monde slave est encore en possession de sa „poésie de race“. Par conséquent Robert considère les slaves avec une sympathie accentuée. Il aime leur poésie, „Cette poésie qui a pour le trait distinctif la limpidité joyeuse et transparente que rappelle l'azur éclatant du ciel du Midi. Les allusions aux souffrances et aux luttes d'une vie difficile, n'y sont que de lourds nuages qui voilent çà et là la profondeur sereine du ciel“.

Ce que distingue Robert de ces contemporains, n'est autant sa connaissance profonde du sujet, que le fait d'avoir puisé la grande part de sa connaissance à la source même en contact direct avec la langue et la littérature yougoslave. A part de ses préférences pour la poésie populaire, Robert paye son obole de respect à des écrivains yougoslaves, dont les oeuvres il lit en original. Il cite dans ses études littéraires les noms de Kačić, Obradović, Subotić, Gaj, Vraz, Kukuljević et, bien sûr, de Wouk Karadžić, dont les oeuvres il sait parfois juger avec une compréhension étonnante.

Robert quitte la France en 1857 pour se rendre au Nouveau Monde, où ses traces se perdent. Mais son oeuvre reste. L'exploration, l'examen et l'approfondissement des études de pays yougoslaves qui continuèrent et se développèrent favorablement dans la seconde moitié du XIX siècle, furent considérablement aidés par le travail préliminaire de Robert. Avec son oeuvre s'achève la période de la première moitié du XIX siècle, en ce qui concerne la connaissance du pays et de la littérature populaire yougoslave, découverts un demi-siècle plus tôt par l'abbé Fortis.